

Homélie du 30ème dimanche du temps ordinaire 2025.

Les propos de Ben Sira le sage dans la première lecture ont dû choquer bien des auditeurs de l'époque.

Voilà un Dieu singulier qui ne respecte pas les hiérarchies sociales.

Il ne s'achète pas, il n'est pas impressionné par le pouvoir ni par la puissance. Il n'est pas mondain.

Quelle que soit l'époque, il est toujours aussi compliqué de dire que Dieu soutient le pauvre et l'opprimé. Qu'il aime prioritairement le pauvre et l'opprimé.

Un Dieu qui est touché par les personnes qui sont exclues socialement.

Écoutez encore ce verset du même auteur : « Les larmes de la veuve coulent sur la joue de Dieu et son cri accuse celui qui les provoque ».

Dieu pleure avec ceux qui pleurent.

La prière du pauvre traverse les nuées et lui bouleverse le cœur.

Ecoutez ce qu'écrit notre pape Léon dans sa première exhortation : « J'invite chacun à mesurer que servir les pauvres n'a rien à envier à la liturgie pour entrer en contact avec Dieu, ou que rencontrer les pauvres, dans lesquels le Christ réside, peut être apparenté à une Parole révélée.

Fidèle à sa devise, « *dans le Christ, nous sommes un* », il tient ensemble ces deux registres complémentaires, de la foi et de la charité.

Léon XIV met ici la question sociale à l'agenda de nos comportements individuels et de nos sociétés. Comme aurait bien pu le dire François, son prédécesseur, entre les mains duquel ce texte est né, « *dans tout migrant rejeté, le Christ lui-même frappe à la porte de la communauté* ».

Nous arrivons maintenant à l'évangile où nous rencontrons deux hommes bien différents.

C'est une très belle prière que celle du pharisien.

Il commence par remercier-ce que nous oublions si souvent- « Mon Dieu, je te rends grâce ». Ce qu'il dit est vrai, car Jésus ne l'accuse pas d'être hypocrite ; non, il n'est pas voleur ni injuste comme tant d'autres ; oui, il jeûne deux fois la semaine et paye l'impôt dû au Temple.

Que peut-on bien lui reprocher ou reprocher à sa prière ? De qui fait-il l'éloge ?

Qui admire-t-il ?

Dieu, pour sa bonté, pour sa miséricorde, pour son cœur de Père ?

Non, c'est de lui-même que le pharisien fait l'éloge, il prie, tourné vers lui-même : Merci, mon Dieu, d'être comme je suis.

Ce n'est pas une prière, c'est une contemplation satisfaite de soi-même.

Il n'a besoin de rien. Il fait le compte de ses mérites et il en a beaucoup. Il n'attend plus rien. Il est rempli de lui-même.

Ce pharisien oublie de demander.

Car prier, c'est demander. Demander ce que l'on n'a pas. Demander ce que sans Dieu on ne saurait faire, comme le louer !

Un psaume nous fait dire : « Seigneur, ouvre mes lèvres, et ma bouche publiera ta louange ».

Le publicain tout au fond du temple demande et implore : « Mon Dieu, prends pitié du pécheur que je suis ».

Il accablait le peuple d'impôts et travaillait pour l'ennemi.

Voleur, riche et traître, il était mal-aimé de tous.

Mais de qui fait-il l'éloge ? Non pas de lui-même, mais de Dieu dont il admire assez la bonté et la miséricorde pour espérer être pardonné ; de Dieu dont il connaît assez l'amour paternel pour lui demander de lui ouvrir son cœur et l'accueillir tel qu'il est. La prière du publicain est abandon entre les mains de Dieu : « Seigneur, je n'ai rien à te donner ; en moi tout est bancal.

Mais si tu veux que je me tienne debout, donne-moi la foi, donne-moi l'amour, donne-moi de quoi espérer ».

Prier, c'est écouter Dieu nous dire : « Tu es mon enfant bien-aimé, aussi pauvre sois-tu je t'aime ».

Alors comment ne pas rendre grâce pour ce regard que Dieu porte sur chacun de nous, lui qui jamais ne désespère, ni de moi, ni des autres, ni du monde dans lequel nous vivons.

On peut imaginer un journaliste à la sortie du Temple avec un micro à la main.

Il demande à chacun des deux ses impressions : « Monsieur le publicain, vous attendiez quelque chose de Dieu en venant au Temple ? - Oui-Vous avez reçu ce que vous attendiez ? - Oui et plus encore - » répondra le publicain.

« Et vous Monsieur le pharisien ? - Non je n'ai rien reçu » ... Un petit silence et le pharisien ajoute : « Mais je n'attendais rien non plus ».

Dans quel état d'esprit sommes-nous venus aujourd'hui dans cette église ?

Ne sommes-nous pas tentés de nous présenter devant Dieu avec nos apparences et nos certitudes, tout en jugeant les autres ?

Nous sommes sauvés gratuitement.

Le salut ne s'achète pas grâce au marchandage auquel se livre le pharisien.

Cela change complètement notre relation à Dieu.

Sans reconnaissance de mon manque, Dieu ne peut me remplir de sa tendresse.

Nos rapports avec les autres en sont également modifiés.

Au lieu de nous comparer à eux, nous reconnaissons en eux, comme en nous-mêmes, les signes de la patience et de la tendresse de Dieu.

Faisons bon usage de cette parabole.

Ne nous assimilons pas trop vite au publicain. Regardons avec sympathie le pharisien, notre frère.

C'est lui qui est appelé à se convertir.

Et ne disons pas à Dieu : « Mon Dieu, je te rends grâce car je ne suis pas comme les pharisiens ».